



Coronavirus : « Monsieur, est-ce que vous avez déjà connu quelque chose comme ça ? »

Comment expliquer aux élèves ce qu'ils sont en train de vivre, alors que l'épidémie due au coronavirus « nous conduit à perdre nos repères historiques » ?, s'interroge, dans une tribune au « Monde », le professeur d'histoire Thibaut Poirot. Une phrase me revient, du moment où j'ai quitté mes élèves, vendredi 13 mars. « Monsieur, est-ce que vous avez déjà connu quelque chose comme ça ? » Le « ça » désigne la suspension de la vie sociale, l'arrêt de nos routines. J'ai bredouillé comme l'élève timide qui cherche la bonne réponse : « Peut-être la tempête de 1999, à l'échelle de ma vie. » Une période de quelques jours de vie « primaire », où nous avions peu de nouvelles les uns des autres, où les magasins étaient pris d'assaut pour des piles, des bougies et des lampes torches.

La période que nous traversons, et cette interrogation de mes élèves, pose bien évidemment en histoire la question du « précédent », de l'expérience collective passée similaire pour affronter ce qui vient.

Etrangement, mes élèves ne m'ont jamais semblé inquiétés par l'épidémie en elle-même. Ils le sont plutôt par le « sens » de l'événement. Nos référents historiques tombent les uns après les autres. Je pense à E., me demandant pourquoi les Bourses s'effondraient et si cela allait déboucher sur une crise économique. Personne ne peut totalement expliquer cette crise sanitaire, alors que, dans le cas d'une crise économique, il y a une mémoire d'homme. Il y a 2008, il y a la crise mondiale. Tout cela a déjà existé et nous nous en sommes sortis, après tout. Les questions posées ce jour-là étaient peut-être les plus importantes : qu'est-ce que nous vivons ?

L'entre-deux incertain

Quand je rassemble les quelques réflexes de ma formation d'historien, l'image de la catastrophe guerrière vient. C'est surtout un héritage de ma famille : la guerre, c'est la seule chose « connue » et transmise par mes grands-parents. Je sais dire quelle bribe me fait penser à telle période de l'histoire. Des images d'Epinal viennent forcément. La panique ? 1940, sans les panzers. Le courage ? C'est la Résistance. Le carnage ? C'est Verdun. L'union ? C'est 1914. On peut juger durement les « Nous sommes en guerre ». J'avoue avoir du mal à m'extraire de cet inconscient historique.

La peur de manquer est transmise comme un fait générationnel et anthropologique depuis les années 1940

La période est propice à peser ce qui compte, à voir la vie d'un pays atteinte pour n'en trouver que des équivalents dans la guerre. Le vertige des chiffres des morts emporte tout. C'est peut-être ça le pire dans l'événement que nous vivons, et qu'il est si difficile d'expliquer aux élèves et aux enfants : il n'y a pas de logique, il n'y a pas d'explication. Il n'y a pas la certitude de la vie ou de la mort, il y a l'entre-deux incertain qui nous conduit à perdre nos repères historiques.

Pour expliquer ce « ça » aux jeunes et aux moins jeunes, on ne peut le comparer aux temps d'occupation et de privation du vital. Pourtant, certains Français se sont rués sur les paquets de pâtes, parce que la peur de manquer est transmise comme un fait générationnel et anthropologique depuis les années 1940. Ce n'est pas non plus la peste et le choléra, ces épidémies qui heurtaient de plein fouet la vie déjà fragile de nos ancêtres. Ce n'est pas la crise cyclique, la disette ancrée dans la mémoire des sociétés et que l'on enseigne en cours de démographie aux élèves. La peste en 1348 fauche méthodiquement un monde « plein » d'hommes, c'est-à-dire un monde densément habité et peuplé, à lire le chroniqueur du XIV^e siècle Jean de Venette.

La certitude qu'il faudra reconstruire

Mais ce Covid-19, qui fauche-t-il ? On le qualifie par des négations : maladie « sans gravité » pour 85 % des malades, maladie asymptomatique pour beaucoup, maladie qui enverra cependant des bien portants dans les services de réanimation. Il ne fauche pas, il frappe comme un hasard.

Voilà la violence. La violence, la profonde violence de cette épidémie est dans son ambiguïté. Il n'y a rien de plus ambigu que de sentir la raison nous échapper.

Voilà pourquoi, peut-être, le président de la République a déclaré que nous étions en guerre. Parce que nous n'avons pas d'autres références en tête. C'est en tout cas comme ça que je l'expliquerai au retour en classe, si l'un de mes élèves me demande : « Sommes-nous en guerre ? » Nous sommes en guerre contre nous-mêmes. Nous ne sommes plus au temps des grandes processions. Nous n'avons pas de péchés à racheter en nous flagellant pour implorer le pardon divin, comme en 1348. L'épidémie ne semble pas le fruit de la misère décrite par Victor Hugo, des taudis d'Emile Zola et des hécatombes des romans du XIX e siècle. L'épidémie serait plutôt le symptôme de notre incertitude. Nous n'avons rien à racheter, à part peut-être nos inactions

L'épidémie serait plutôt le symptôme de notre incertitude. Nous n'avons rien à racheter, à part peut-être nos inactions

Nous vivons un temps où plus rien ne semblait à notre portée, ni les grands héroïsmes ni les grandes épopées. Nous vivions dans nos passés respectifs les grandeurs d'une France perdue. Nous vivions. Nous vivons désormais l'arme au pied et la menace sur nos têtes. Nous vivons pour l'instant par procuration les victoires et les défaites. Nous vivons avec la certitude qu'il faudra reconstruire contre nos inconscients historiques. Nous ne referons pas 1945 et l'Etat-providence à l'identique. Nous ne referons pas l'Etat fort « comme avant » ou la société unie que nous croyons voir dans le passé.

Ces moments de confinement sont bons pour réfléchir à notre condition humaine. Pour la première fois de notre vie, nous devons peut-être nous grandir, c'est-à-dire inventer de nouveaux modèles éloignés de nos tutelles historiques. Face à une épidémie qui met au défi la raison, notre cohésion sociale, l'espérance même d'une vie meilleure et linéaire pour les plus jeunes, l'histoire sera mauvaise conseillère. Ce sera un monde nouveau à bâtir pour l'infirmière, le livreur, la caissière, le secouriste, la policière. Pour ceux qui auront donné de la certitude face à l'incertitude de l'événement. L'inédit devra triompher de l'incertitude.

Ce texte est paru dans « Le Monde de l'éducation ». Si vous êtes abonné au « Monde », vous pouvez vous inscrire à cette lettre hebdomadaire en suivant ce lien

Thibaut Poirot

(professeur d'histoire en lycée)